

L'homme des ligues

Autor(en): **Morax, René**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **14 (1914)**

PDF erstellt am: **14.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-750777>

Nutzungsbedingungen

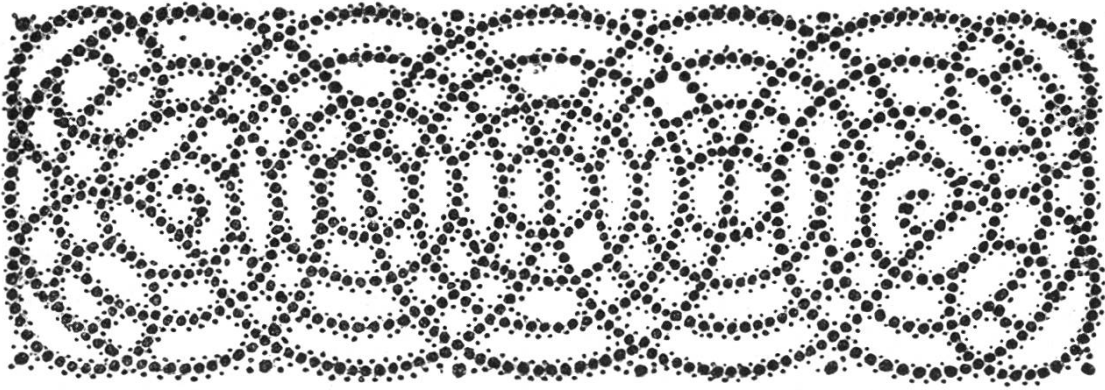
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



L'HOMME DES LIGUES

PAR RENÉ MORAX

Après la dernière élévation du Graal, mon ami Gessner m'emmena prendre un „mélange“ au café de l'Odéon. Il y avait peu de monde encore parmi les marbres funèbres de cette salle d'opération ou de bains, qui rappellent, au centre de ce Zurich moderne, la pompe municoise. De temps à autre une cuiller ou une chope sonnait languissamment sur une table. Les garçons en smoking n'affectaient pas encore la morgue du bar anglais, et parfois une tête chauve émergeait d'un large journal, déployé comme un étendard.

J'avisai le gros Monsieur assis vis-à-vis de nous. Sa face très colorée était ronde, saine et ordinaire. Elle reposait confortablement sur le coussin de son double menton. Toute la personne du gros monsieur gardait la solennité imposante du fonctionnaire, trônant à la façon de Silène sur son rond de cuir.

Il nous avait salués à notre entrée avec la cordialité de l'homme politique à la veille d'une élection. Il ne lisait pas; il ne vidait pas sa chope; il attendait quelqu'un ou quelque chose, posément, avec dignité, comme si sa fonction était d'attendre. Sa banalité était si remarquable, que je ne pus m'empêcher de demander son nom à mon ami.

— Comment, vous ne connaissez pas l'homme le plus important de la ville? Monsieur Schmid-Müller, le fondateur de sociétés.

Je demandai sans malice si notre voisin n'avait pas d'autre état social. Il y eut un ton de blâme dans la réponse.

— Cette fonction ne suffit-elle pas, en Suisse, pour occuper un homme? Monsieur Schmid-Müller a fait dans l'épicerie une

fortune honorable qui lui permet d'être désintéressé. Il a déjà montré dans son comptoir le génie de l'organisation. Mais le voici qui vient à nous, et vous jugerez mieux de cette prodigieuse intelligence.

Monsieur Schmid-Müller s'avavançait en effet vers nous, en déplaçant les chaises de son ventre majestueux. Et je sentis ma main, lorsque Gessner me présenta, mollement pressée par une main chaude et grasse. M. Schmid-Müller s'assit à nos côtés et fit apporter sa chope par le garçon.

— Vous n'attendez personne? Non. Tant pis. Mais nous sommes trois, le président, le caissier, le secrétaire; il n'en fallut pas plus au Rutli pour fonder un peuple. Nous formerons ainsi l'association amicale des consommateurs désœuvrés.

Il se tourna vers moi.

— Eh bien, comment avez-vous trouvé l'orchestre et les chœurs?

— J'ai beaucoup admiré Kundry.

Il me toisa avec une méprisante pitié.

— Vous vous intéressez encore aux solistes! Parsifal est une de ces vieilles nouveautés, entrée trop tard dans le domaine public. Laissons passer cette mode. Nous ne voulons plus que des ensembles.

Gessner demanda à M. Schmid-Müller:

— Votre femme ne vous accompagne pas ce soir?

— Elle travaille de son côté, elle travaille. Elle est en train de fonder la ligue de la dent de lait, pour les nouveaux-nés. Il y a une réunion de mères et de nourrices, en attendant la ligue des enfants en gestation, que ma femme appelle déjà: la ligue des cigognes. Vous avez vu les résultats surprenants donnés par l'association des jeunes élèves: dans tous nos jardins d'enfants, de futurs savants de trois et quatre ans, qui épellent à peine l'alphabet, échangent de ville en ville des cartes postales comme les chevaux d'Elberfeld et le chien de Mannheim. Quelles réjouissantes recrues pour les sociétés de développement physique, intellectuel et moral.

— Assurément, dit Gessner. Vous-même, vous êtes toujours fort occupé?

— J'ai voué, par un heureux hasard, cette rare soirée de loisir à la méditation. Ma société de célibataires ayant dépassé la cinquantaine m'a donné beaucoup de tracas. La limite d'âge, sa déclaration surtout, retient bien des personnes, et il y a chez les femmes des esprits réfractaires. J'ai plus de succès avec ma ligue des candidats au mariage. J'ai fait des démarches à Berne pour la rendre fédérale et obligatoire. Une subvention nous aiderait seule à atteindre ce but élevé et pratique. Mais on refuse toutes les subventions. Les temps difficiles sont le prétexte d'une grande parcimonie.

Et il soupira profondément.

— Cependant, dit Gessner avec gravité, l'Etat se montre juste et bienveillant envers toutes les associations, et il n'est si petite société de tir, de chant, de gymnastique et d'agrément qui ne soit soutenue et encouragée.

— L'Etat comprend son intérêt et agit avec discernement envers ses électeurs. Pour lui, l'individu n'est rien.

Et vous l'avez bien éprouvé, dit-il en se tournant vers moi, lors de cette fameuse loi sur la propriété littéraire. Les auteurs n'ont existé que le jour où ils ont formé une association. On ne les connaissait pas.

— Cependant la personnalité . . .

Son large visage rougit de colère. Il se domina cependant et dit d'une voix sèche et forte :

— Ne prononcez pas ce mot-là. Voilà l'ennemi. Votre Pascal, qui était un malade, n'a dit qu'une parole vraie : le moi est haïssable. L'homme primitif seul était individualiste, et vous ne voudriez pas remonter à cette époque de barbarie.

— Les races primitives agissaient par collectivité ; leurs tribus ou leurs clans étaient divisés par des haines aussi féroces que nos partis politiques.

— Essais d'association bien imparfaits que les siècles ont perfectionnés ! La nature groupe les animaux supérieurs, les corneilles, les moineaux, les fourmis, les abeilles. Voyez dans nos Alpes, les marmottes ; le libre chamois lui-même vit en troupeau. La cellule unique est théorique : le groupement des cellules, voilà la vie. L'homme seul n'est rien ; la société est tout.

— Vous êtes un socialiste convaincu.

Pour le coup, je crus qu'il allait éclater. Son visage se pavoya d'une pourpre apoplectique et ses yeux injectés de rouge se fermèrent à demi. Sa main s'abattit sur le marbre et fit tressauter les soucoupes.

— Monsieur, j'appartiens à une famille honorable et je représente le parti bourgeois. Je n'ai rien à faire avec des anarchistes et des internationaux. Je respecte la famille, Monsieur; je respecte la société, Monsieur. Je respecte la patrie. Je suis un des piliers de la démocratie.

Un marchand de journaux s'était approché de nous et me regardait sans bienveillance, comme s'il eût connu le motif de cette querelle. La colère du gros homme se soulagea dans une apostrophe saisissante aux Welsches; le pauvre hère avança d'une main hésitante un journal du soir. M. Schmid-Müller le repoussa sans douceur, mais l'homme à la casquette lui glissa à l'oreille:

— Monsieur le président d'honneur oublie que je suis Kräutli, le vice-secrétaire de l'association des vendeurs de journaux du soir.

Le président d'honneur, radouci, prit le journal et allongea d'un geste magnifique une pièce de cinq centimes. L'autre s'en fut porter ailleurs ses nouvelles qui sentaient l'encre fraîche. M. Schmid-Müller étala devant moi la quatrième page, avec un regard dominateur. Elle était pleine des convocations aux sociétés les plus diverses, rappelant à leurs comités et à leurs membres la date, l'heure, le lieu et le but des réunions. Il y en avait pour tous les jours et toutes les heures du jour et pour chaque quartier. Tous les métiers et toutes les classes comme tous les âges y étaient représentés, et c'était comme un raccourci de cette vaste association qui forme une ville et une nation.

Il fut satisfait de mon admiration muette.

— Qu'est-ce qui fait un pays, comme une société? Un but commun, un idéal. Oui, un idéal!

Ce mot lui remplissait la bouche.

— Ne croyez pas que toutes ces associations soient fondées pour le plaisir de se réunir autour d'une table et de dissiper son temps en festins et en discours, ni pour assouvir ce désir de présider et de commander qui est si fort chez quelques-uns. L'homme est un animal social; il a l'instinct collectif. Seul,

il n'est rien : un point dans l'espace. Le nombre, c'est la force. Ce fut toujours la force. C'est la force, donc le nombre qui commande. L'homme ne prend conscience de lui-même que dans un groupe. Le groupe est l'unité. Nous voulons le nombre des groupements. Vous me suivez bien ?

J'essayai une faible objection.

— Ces groupes ne sont-ils pas des forces disséminées ?

Il sourit avec bienveillance de ma naïveté.

— Sans doute, s'il n'y a pas un pivot, une attraction centrale. Et voilà l'intérêt philosophique de notre conception du monde. L'humanité n'est qu'un régime d'association ; un pays, un régime restreint. La science du dix-neuvième siècle a fait une conquête qui sera la grandeur de notre époque : le machinisme. C'est une certitude autrement importante que l'existence de Dieu et tant d'autres vieux problèmes. Les savants nous ont débarrassés des mots.

Le machinisme, c'est à la fois la répartition, l'utilisation et l'économie du travail. Il fallait deux cents mains, deux cents yeux, cent cerveaux pour cette besogne qu'accomplit une tricoteuse, mise en mouvement par un enfant. Chaque rouage concourt avec ponctualité, sans surprise, à l'action générale, et les mailles du bas sont d'une régularité exemplaire, parfaite. Je prends cet exemple entre mille, et vous voyez autour de notre ville les cheminées des usines qui sont les colonnes de ce temple du travail.

Cela n'est rien encore. Le progrès du vingtième siècle sera d'introduire le machinisme dans les esprits et les mœurs. L'individu, je vous le répète, est un principe d'anarchie. Discipline, telle est notre devise. Quand chacun se sentira une roue, un cylindre, un échappement de la grande horloge, de quel dévouement désintéressé et joyeux n'accomplira-t-il pas sa tâche ! Ce sera la paix et la prospérité de tout un pays.

— Il faut bien une volonté pour mettre en action la machine.

— Certes, l'Etat.

— L'Etat n'est qu'une réunion d'individus.

— Une réunion, vous l'avez dit.

— Où les plus forts et les plus habiles commandent.

— Vous y voilà.

— Qui alors?

— Les professionnels, les hommes politiques.

— Qu'appellez-vous un homme politique?

— Celui qui réunit le plus grand nombre de suffrages, et qui est l'émanation de la volonté populaire. Il faut qu'il concilie habilement le grand nombre par l'ensemble de ses qualités moyennes, où chacun croit reconnaître les siennes.

— C'est donc le miroir de la médiocrité.

Il esquissa une moue grave, et murmura :

— Aristocrate, vous!

Il craignit de m'avoir blessé par la pire injure, et reprit :

— Tout dépend du sens que vous donnez à „médiocrité“. Si vous entendez celle d'Horace, nous sommes d'accord. L'homme social est un composé de qualités sérieuses, normales. Tout ce qui s'élève au-dessus d'une certaine ligne ou s'abaisse au-dessous, est insolite, dangereux et condamnable. Les génies sont néfastes à une nation, comme les imbéciles. Cette folie est heureusement assez rare. L'humanité doit tendre à la normale, et nous devons l'aider par tous les moyens. Un champ doit être nivelé pour être productif. Le nivellement, voilà notre ambition.

Nos sociétés sont là pour préparer et achever le travail de l'école. On se plaint depuis longtemps de cette inégalité de dispositions et de facultés, qui rend si irrégulier le niveau d'une classe. On s'efforce en vain d'établir l'équilibre. Ensuite, chacun tire son métier à soi et c'est un grand désordre. Nos associations arrondissent les angles, établissent les contacts, consolident l'ajustage. Vous-même, vous avez sûrement porté la casquette rouge, blanche, verte ou jaune. Vous avez bénéficié de cette franc-maçonnerie avouée, dont les avantages durent autant que la vie. Cela est vrai pour toutes les classes. Je songe à une société de centaines, pour pousser jusqu'à leur extrême limite les bienfaits de la collectivité; la vie sera facile et unie pour tous, comme une grande route bien entretenue, dans une humanité égale et tempérée.

Je l'écoutais, aplatir comme un rouleau à pâte, la farine de cette épaisse éloquence. La phrase d'un fier écrivain me hantait la mémoire: „Le silence est le parfum de l'âme solitaire“. Je songeais aux tête-à-tête taciturnes de Gottfried Keller et de Böck-

lin, accomplissant les rites farouches du silence et de l'immobilité parmi la fumée des pipes, dans une petite auberge. J'en vins tout naturellement à poser la question au fondateur de sociétés :

— Que feront les artistes, sur votre route fédérale?

— Platon les excluait de sa République, et il connaissait leur mauvais caractère. D'ailleurs, ajouta-t-il, avec un rire satisfait, nous n'en avons point.

— Pourtant . . .

— Ne me parlez pas de ces énergumènes qui remplissent de petits journaux et de grandes toiles d'images extravagantes. L'Université les a jugés, et personne ne les prend au sérieux.

— Ils sont cependant organisés en société.

— Cela est vrai. C'est au moment où ils perdent leur personnalité qu'ils deviennent intéressants. J'admets les anciennes confréries et je conçois un rôle analogue dans notre société moderne pour des associations techniques. Les écoles prépareront des contre-maîtres, qui seront précieux pour toute espèce d'industrie. Nos métiers de tissage et de broderie ont encore besoin de dessinateurs, et une peinture honnête embellit un mur. Pour nos grandes fêtes démocratiques, nous trouverons toujours, Dieu merci, des poètes parmi nos pasteurs et nos professeurs.

Il lut dans mes yeux une vague réprobation et sourit.

— Voyez-vous, cher Monsieur, il faut s'adapter à la vie moderne. Nous avons élargi cet esprit de famille que respectaient nos pères. Qu'est-ce que la famille et la vie privée aujourd'hui? Un mur percé de trous. Le téléphone, le chauffage central, n'ont-ils pas changé le vieux foyer? L'opinion et la police n'ont-elles pas leurs yeux partout? Aujourd'hui, notre famille, c'est la société. Et l'esprit de corps, voilà la force de la bourgeoisie. Nous avons étendu l'ancienne autorité du *pater familias*. Aujourd'hui, un chef de parti est le *pater familias*. Voyez au-delà du Rhin, d'où nous vient aujourd'hui le modèle de la discipline et de l'organisation. Saverne ne nous donne-t-il pas un bel exemple de l'esprit de corps? Unanimité des civils, unanimité des militaires!

Ce sera un beau jour pour la Suisse, et j'y travaille, Monsieur, j'y travaille de toutes mes forces, que celui où il n'y aura

partout qu'une seule pensée, où le Comité central règlera dans la plus petite bourgade, non seulement les usages et les mœurs, mais encore les opinions de chaque citoyen . . . Et l'individu disparaîtra. Alors, plus de luttes, plus de querelles, plus de dissensions entre frères . . . L'unité dans la paix, le triomphe pacifique de la collectivité!

Je l'écoutais parler, et il me semblait pareil, avec son ventre, à l'araignée ronde comme la noisette, qui tisse avec sa bave le filet entre la pointe aiguë des herbes. C'était un réseau plus dense que le canevas des fils électriques sur le ciel des cités modernes. Mon ami Gessner approuvait d'un hochement de tête, et je sentais autour de nous comme un courant trouble et tiède de sympathie.

Brusquement la porte s'ouvrit. Un maigre étudiant trébucha dans la salle, se raccrocha à un porte-manteau, et interpela le garçon. Je risquai une plaisanterie.

— Membre de l'association des étudiants alcooliques!

Monsieur Schmid-Müller prit un front sévère, car l'intrus ne portait ni couleur ni insigne. Il lui enjoignit avec dignité le respect de l'assemblée. Le jeune homme fit un pas sur lui avec un visage furieux. Sans se laisser intimider, M. Schmid-Müller renouvela ses sages admonestations, en invoquant les principes collectifs.

Avant que l'association des consommateurs désœuvrés eût songé à se grouper pour défendre son président, un poing solide s'abattait sur le visage de M. Schmid-Müller . . . Et le fondateur de ligues s'effondra sous la table, avec le bruit flasque d'un paquet de linge.

Quand l'assistance fut remise de sa torpeur, l'agresseur avait pris la porte. Alors l'esprit de corps se réveilla parmi les consommateurs et les garçons de café. Ils se lancèrent à la poursuite de l'étudiant, ivre de vin et d'orgueil. Mais la lenteur de tout mouvement collectif retarda le cours de la justice.

Le jeune homme solitaire ne fut pas rattrapé.

Et M. Schmid-Müller, restauré avec peine sur sa chaise, s'écarta des idées générales pour tonner, avec d'énergiques jurons, contre la scandaleuse victoire de l'individualisme.

* * *

SUITE ET FIN DE L'HISTOIRE PRÉCÉDENTE

PAR ERNEST BOVET

René Morax est un poète tour à tour attendri, sublime ou malicieux jusqu'à l'inexactitude; l'inexactitude fut de tout temps une licence poétique (voir Homère et Victor Hugo); toutefois je dois remarquer que „la tête chauve émergeant d'un large journal“, à l'Odéon, c'était la mienne, qui n'est pas chauve du tout.

C'est ainsi que j'assistai aux discours de M. Schmid-Müller, à l'irruption de l'individualiste et à la rentrée penaude des garçons en smoking. Pendant qu'on relevait l'homme des ligues, je m'esquivai, certain de retrouver, à l'auberge „Zum edlen Saft“, le jeune héros qui venait de terrasser si courageusement un vieux bourgeois.

J'arrivai au moment où il achevait son récit triomphal devant quelques intimes. Je m'assis dans un coin; on me jeta un regard soupçonneux, mais mon chapeau de feutre à l'italienne inspira bien vite la confiance ou peut-être un prudent respect.

Quand le héros se tut, encore un peu essoufflé, et humectant d'une langue pâteuse ses lèvres éloquentes, un jeune poète aux longs cheveux lui demanda: „N'as-tu pas aussi terrassé Morax?“ — Il répondit étonné: „Pourquoi ce poing vengeur l'eût-il frappé?“ — „C'est qu'il est lui aussi un ligueur, et le pire de tous, puisqu'il met à leur service sa poésie! N'a-t-il pas célébré la Confrérie des Vignerons, cette ligue despotique qui ne permet pas qu'il soit planté entre les rangées de ceps des fraises ou des légumes? N'a-t-il pas fondé l'Association des écrivains suisses? Et la société du Théâtre de Mézières? Ce théâtre est anti-individualiste; il exige la discipline et même le sacrifice; un Chœur d'hommes y prête son concours, et c'est tout dire! On y joue un *Tell* qui glorifie, au fond, la ligue des cantons primitifs, origine de cette solidarité démocratique, qui est la pire des tyrannies . . . Et Morax n'est-il pas en vedette dans l'association des *Cahiers vaudois*? Non, non, il fallait le punir lui aussi!“ Le héros de l'Odéon répondit d'un grand geste: „Ce sera pour la prochaine fois“. Le poète hirsute reprit: „Aussi, pourquoi extérioriser les chefs-d'œuvre? Mes drames, je les porte en moi; je suis le poète, l'acteur et le public; c'est la liberté du génie. Celui qui s'extériorise se prostitue, puisqu'il a besoin des autres.“

De la discussion qui suivit, je ne saurais dire grand chose; elle fut bruyante et obscure, en raison de la profondeur des pensées, et de la violence des convictions. J'en garde l'impression

d'un tableau futuriste: dans le brouillard de la fumée, des bouches grandes ouvertes, des yeux projetés hors des orbites, des bouteilles vides au bout des poings crispés, et quelques cigares flottant sur des flaques de vin. L'axe du monde passa d'un peintre à un philosophe, et du philosophe à un musicien; chacun d'eux fut à son tour l'univers et l'absolu; mais, chose étrange, chacun sut pourtant ménager son voisin; c'est qu'un peu de solidarité persiste jusque dans la vanité, qui est craintive.

Quelqu'un s'écria soudain: „Notre ami Anarche m'écrit de la prison qu'il a besoin d'argent. Faisons une collecte“. Plusieurs pièces tintèrent fièrement sur la table; le philosophe les recueillit, fit le compte et remarqua: „Cette pièce de deux francs toute neuve est fausse“. Silence. Il répéta: „Elle est fausse“, et, regardant le héros de l'Odéon: „N'est-ce pas toi, ce matin, qui payas un chauffeur en pièces neuves?“ Le héros rougit à peine: „C'est moi; et n'est-ce pas mon droit d'individualiste? La société a sa monnaie; j'ai la mienne“. Le philosophe vaincu par cette logique, empocha, et dit: „Le fait est que ces bons Suisses sont ridicules. Dans mon pays, où règne le despotisme, il faut bien obéir; mais ici, dans ce qu'ils appellent une république, les individus tendent eux-mêmes leurs mains aux chaînes de la loi. Esclaves volontaires, ils parlent de liberté! C'est à nous de faire jaillir la lumière!“ La discussion reprit de plus belle; sur les boiseries de la petite salle enfumée se détachaient de vieilles gravures, portraits de bourgeois aux faces rondes et saines, et très peu ordinaires quand on les comparait aux hôtes gesticulants; ils semblaient dire à ces hôtes: „Nous avons travaillé, bâti des villes et fait un peuple; à vous, jeunes gens, de faire mieux; allez-y!“ Les jeunes gens péroraient et se distribuaient de grands coups d'encensoir; spectacle assez banal. Je sortis au grand air, et tout en regagnant mon domicile, je chassais la mélancolie en répétant ces vers de René Morax:

Effort puissant d'un peuple solidaire,
Travail sacré, qui nous rendis heureux,
Tu nous as fait chérir comme une mère
Ce doux pays au pied des grands monts bleus,

Travail fécond, ô travail de la terre,
Répands sur nous ta joie et tes bienfaits,
Et fais régner sur un peuple de frères
Ta loi sévère et ta divine paix.

